

A deux heures de l'après-midi, Michel de Bourges, entouré de plusieurs de ses collègues et revêtu de son écharpe, haranguait, de l'une des fenêtres du restaurant Bonvallet, une grande foule. Des nuées de sergents de ville s'abattirent sur la maison ; les représentants purent, à travers le jardin, gagner un refuge dans le passage Vendôme. Ils se retrouvèrent, à quatre heures, chez M. Beslay, ancien constituant ; la réunion était nombreuse ; un avis que la police arrivait obligea les représentants à chercher un autre gîte. Après de longues recherches, on se retira chez M. Lafon, quai de Jemmapes. Un comité de résistance fut nommé ; il se composait de M.M. Victor Hugo, Schœlcher, Madier-Montjau, Jules Favre, Michel, de Flotte et Carnot. Ce comité devait se réunir dans un lieu qu'il connaîtrait seul et d'où il transmettrait ses résolutions et ses ordres. On apprit que la maison était surveillée et que les soldats de MARULAZ dont la brigade campait non loin de là pourraient instantanément l'investir.

A travers une nuit obscure, on se dirige vers la rue de Popincourt et on la suit, à tâtons, cherchant les ateliers de Frédéric Cournet. Bientôt, nos amis emplissent une salle vaste et nue ; il y a deux tabourets seulement ; Victor Hugo qui va présider en prend un ; l'autre est donné à Baudin qui servira de secrétaire. La résistance armée est l'unique pensée de tous : « Écoutez, s'écrie Victor Hugo ; rendez-vous compte de ce que vous faites. D'un côté, 100,000 hommes, 17 batteries attelées, 6,000 bouches à feu dans les forts, des magasins, des arsenaux, des munitions de quoi faire la campagne de Russie ; — de l'autre : 120 représentants, 1,000 ou 1,200 patriotes, 600 fusils, deux cartouches

par homme, pas un tambour pour battre le rappel, pas une cloche pour sonner le tocsin, pas une imprimerie pour imprimer une proclamation ; à peine, çà et là, une presse lithographique, une cave où l'on imprimera, en hâte et furtivement, un placard à la brosse ; peine de mort contre qui remuera un pavé, peine de mort contre qui s'attroupera, peine de mort contre qui sera trouvé en conciliabule, peine de mort contre qui placardera un appel aux armes. Si vous êtes pris pendant le combat, la mort ; si vous êtes pris après le combat, la déportation ou l'exil. D'un côté : une armée et le crime ; — de l'autre : une poignée d'hommes et le droit. Voilà cette lutte, l'acceptez-vous (1). »

A cette parole patriotique et puissante, un cri subit, unanime répondit : « Oui, oui, nous l'acceptons. » Il était plus de minuit quand on décida que, le lendemain matin, à huit heures, les représentants, les journalistes et tous les hommes résolus se réuniraient dans le faubourg, au sein même du Peuple ; en se réfugiant dans ses bras, les représentants de sa souveraineté le mettraient en demeure de se défendre lui-même. Sur l'indication de Baudin, on choisit pour lieu de rendez-vous le café Roysin, en face du marché Lenoir.

(1) Les paroles de Victor Hugo furent sténographiées par l'un des assistants ; c'est ainsi que je pus les donner, dès 1852, dans mon *Histoire de la terreur bonapartiste*, telles qu'il les prononça.

CHAPITRE V

LE 3 DÉCEMBRE 1851

La journée du 3 décembre : Des prisonniers repoussant leurs libérateurs. — Des représentants républicains au faubourg Saint-Antoine. — Désarmement de deux postes. — La barricade. — Conduite héroïque de huit représentants du Peuple. — Mort de Baudin et d'un jeune ouvrier. — Ce qui suivit la tentative insurrectionnelle. — Le ministère du coup d'État et la commission consultative. — Protestations. — M. de Morny aiguillonne ses complices; son système d'« envahissement par la terreur. » — Encore la Haute-Cour. — L'agitation grandit. — Arrêté de MM. de Morny et de Maupas. — Monstrueuse proclamation de Saint-Arnaud. — Réunions chez MM. Landrin et Marié. — Meurtres préparés et exécutés par le colonel Rochefort. — Exécutions sommaires dans la rue Beaubourg. — Conseil militaire; combinaison d'un massacre. — Transfèrement à Ham de huit prisonniers.

Le comité de résistance avait chargé Victor Hugo de rédiger une proclamation à l'armée. J'ai fait connaître cette admirable page qui appartient à l'histoire.

La nuit se passa calmement. Vers six heures du matin, au faubourg Saint-Antoine, des ouvriers se groupaient. Frédéric Cournet secouait leur indifférence en les éclairant sur la portée du coup d'État, lorsqu'on vit des omnibus s'avancer; des lanciers les escortaient. Quelques voix s'écrient : « Ce sont des représentants du Peuple ! » — « Délivrons-les ! » ajoutent Cournet et Malardier en s'élançant vers le premier omnibus dont les chevaux saisis par la bride s'ar-